



Comme l'été avant l'orage

Dans le sillage de l'expansion apparemment sans fin des Trente Glorieuses et des utopies de 1968, la décennie 1970 nous apparaît comme une époque charnière, où l'on rêve à des lendemains qui chantent alors que s'amoncellent des nuages annonceurs de chocs économiques, politiques et sociétaux. **PAR JEAN VIARD**

Il y a des décennies qui ferment des mondes. Les années 1970 furent ainsi, dans notre mémoire collective, le dernier moment d'une innocence sociale et intime. Une époque où l'avenir paraissait ouvert, où la croissance semblait infinie, où l'on croyait que l'Histoire allait se calmer. C'était, rétrospectivement, le dernier temps avant la grande bascule : crise énergétique, mondialisation financière, dérèglement écologique, fragmentation politique.

Dans les années 1970, la société française sortait encore du grand récit de l'après-guerre : moderniser, équiper, construire. Les grands ensembles venaient d'être peuplés par des familles

pleines d'enfants, la voiture individuelle donnait un nouveau rythme à la vie quotidienne, la télévision en noir et blanc prenait des couleurs, et les vacances – ces « congés payés » popularisés une génération plus tôt – se généralisaient en camping-cars, en mobile homes ou en voyages organisés vers l'Espagne et l'Italie. Tout semblait nouveau, disponible, accessible.

Un monde dont la stabilité n'inspirait guère de doutes

On vivait sur l'idée que le progrès allait durer. Le plein-emploi, ou presque, structurait les vies. On entrait dans une usine Renault ou chez EDF pour y rester quarante ans. Les syndicats

France, insouciance... En 1976, une canicule exceptionnelle s'abat sur le pays et remplit les terrasses. Malgré les avertissements du Rapport Meadows (1972) ou d'un René Dumont (1974), l'heure n'est pas encore à la prise de conscience des bouleversements à venir et on reste confiant pour l'avenir de la jeunesse.



et les partis tenaient encore les communautés ouvrières et rurales, les prêtres perdaient un peu d'influence mais restaient des figures familières. Et les étudiants, dans le sillage de 1968, rêvaient encore de changer le monde en discutant des nuits entières dans les cafés enfumés. On parlait moins de classes sociales, pas encore de réseaux sociaux, mais on croyait aux communautés et aux bandes de copains. La jeunesse des années 1970 n'était pas encore enfermée dans l'angoisse du climat ou de la précarité. Elle vivait ses premières libertés : pilule, sexualité assumée, musique rock, jeans et cheveux longs. C'était le temps des corps libérés qui dansaient sur les plages de



l'Atlantique ou dans les MJC. Un temps où l'on croyait que la fête pouvait être une politique et que la fraternité pouvait s'inventer autour d'une guitare et d'une bouteille de vin rouge.

Mais, dans cette insouciance, se préparaient les fractures à venir. 1973, année du choc pétrolier: soudain, l'essence que l'on croyait illimitée se mit à coûter cher. La croissance ralentit, le chômage apparut, d'abord timidement puis comme une lame de fond. Derrière la façade des Trente Glorieuses, on découvrit que le modèle avait des limites. L'environnement, encore mot marginal, s'imposa avec la publication du *Rapport Meadows* en 1972, qui annonçait sans fard les «limites de

la croissance». La bascule commençait, mais beaucoup ne voulaient pas l'entendre. Pourtant, les années 1970 gardent dans notre mémoire ce parfum unique: celui d'une modernité joyeuse, pas encore inquiète.

Une bascule qui change le destin de la planète

C'est le temps où les enfants jouaient sans peur dans les rues, où les villages résonnaient de bals populaires, où l'on croyait à la fraternité ouvrière et aux solidarités locales. Un monde encore dense, habité, où les cafés ne fermaient pas, où le train de nuit emportait les jeunes vers des festivals et des villes pleines de promesses. Si l'on relit cette

décennie aujourd'hui, elle apparaît comme charnière: l'insouciance de la fin des années 1960 se dissout, les ombres du monde global émergent. La bascule fut à la fois douce et brutale: elle changea le destin de la planète.

Mais l'imaginaire des années 1970 nous hante encore: celui d'un temps où l'on croyait que demain serait meilleur qu'aujourd'hui, et où l'on pouvait se permettre d'espérer, ensemble, sans la crainte permanente des catastrophes à venir. Car c'est peut-être cela, au fond, l'héritage de ces années-là: elles furent la dernière génération de l'espérance simple. Et c'est pourquoi elles brillent encore, dans nos souvenirs, comme l'été avant l'orage. 